

DOMINIQUE DELPLANCHE

## Le jeu du «Fort-Da» ou l'incidence du symbolique sur le sujet.

Nous partirons de la description que Freud nous donne de ce jeu dans son article « Au-delà du principe de plaisir » (t) Nous lirons ce passage de Freud avec Lacan, pour évoquer ensuite quelques traits observés chez des enfants placés en institution.\* Les quatre « fort-da » de Freud. Le « fort-da » est le jeu que Freud observe chez son petit-fils Ernst. La description qu'il nous en livre comporte quatre observations. La première, la plus connue, est le jeu de la bobine liée à un fil. Ernst, nous dit Freud, s'amuse à lancer des objets loin de lui. A un moment donné, il trouve une bobine liée à un fil, ce qui lui donne la possibilité de lancer la bobine et de la ramener vers lui pour la relancer. Freud s'étonne de voir l'enfant éprouver plus de plaisir à lancer des objets hors de sa vue plutôt qu'à les voir réapparaître. Au cours de ce jeu deux cris, deux phonèmes accompagnent les deux mouvements de la bobine «o-o-o» et «da». Freud, selon les informations que la mère lui donne, traduira ces cris par « fort » qui signifie « parti » et « da », là.

Une note en bas de page nous livre une deuxième observation : le fort-da devant le miroir. Pendant l'absence de sa mère Ernst joue à faire apparaître et disparaître son image dans un miroir. Il émet les mêmes syllabes « o-o-o » et « da ». Au retour de sa mère il émet un long « bébé o-o-o ».

Un an plus tard, Ernst joue toujours ce même jeu. Il lance des objets loin de lui en criant : « Va-t-en papa, va-t-en à la guerre ! » « A cette époque son père est effectivement parti à la guerre.

Enfin nous trouvons encore une deuxième note qui témoigne de l'étonnement de Freud face à l'énigme de ce jeu. A cinq ans et neuf mois, Ernst perd définitivement sa mère. Freud remarque que cette perte ne lui cause aucun chagrin.

Ce qui interroge Freud, c'est non seulement l'amusement de son petit-fils lors de la disparition de sa mère, mais qu'il trouve de surcroît du plaisir à répéter cette absence à l'aide d'objets qu'il fait apparaître et disparaître. Ernst se débrouille très bien sans sa mère, comment fait-il?

Pourquoi Freud introduit-il ce jeu du fort-da? Dans cet article, il remet en question son élaboration sur le principe de plaisir selon laquelle l'appareil psychique serait dominé par cette tendance. Il découvre des phénomènes cliniques qui contredisent ce principe. Le fort-da figure parmi les exemples énumérés par Freud, d'expériences de déplaisir, répétées par le sujet. Ainsi, dans les névroses de guerre, le sujet répète en rêve le trauma de guerre. Dans la cure, l'analysant répète des expériences refoulées et qui ne sont nullement de l'ordre du plaisir. Il ajoute à cette série le destin comme répétition chez des personnes non névrosées, telle l'histoire de cette dame qui se retrouve veuve après chacun de ses mariages. (2)

Freud tente néanmoins une dernière fois de situer le rêve, par rapport à la névrose de guerre, et le jeu du fort-da dans son principe de plaisir. Les névroses de guerre relèvent de la rencontre de l'effroi, ce sont des « névroses d'effroi » (3). Il considère que le rêve transforme l'effroi éprouvé devant cette situation dramatique non attendue, en angoisse. L'angoisse témoigne alors d'une transformation de l'effroi en attente - répétée - du danger. Le psychique se prépare ainsi à ce genre de drame et ne se laisse pas envahir par le trauma. Pour le fort-da il trouve d'autres bénéfices (pulsion de maîtrise et pulsion de vengeance) qui sont satisfaits par le jeu, ce qui procure du plaisir à l'enfant.

Mais il reste quelque chose de tout à fait déplaisant, voire de traumatique qui est répété. Suite à la répétition observée dans le transfert et dans le destin des hommes, Freud conclut cependant à l'hypothèse d'une compulsion de répétition au-delà du principe de plaisir, qui lui apparaît « comme plus originaire, plus élémentaire, plus pulsionnelle que le principe de plaisir qu'elle met à l'écart. » (4) Cette compulsion à répéter n'est en soi pas la grande découverte de Freud dans son article « Au-delà du principe de plaisir ». Il avait déjà mentionné cette répétition en 1914 dans son article « Remémoration, répétition et perlaboration », où il élabore la répétition dans le transfert (5). Lacan précise que cette compulsion de

répétition est découverte par Freud, dès ses premiers écrits, bien avant l'usage du terme, quand il construit sa théorie de l'objet perdu qu'on ne peut tenter de retrouver que répétitivement (6).

Ce qui fait de cet article un point pivot dans l'oeuvre de Freud, c'est d'aller au-delà dans la voie que lui offre cet automatisme de répétition. Il constate cette répétition mais à quelle fonction correspond-elle? Dans les chapitres IV, V et VI, Freud met sa théorie de la libido en question, pour aboutir au concept de pulsion de mort. Il y ajoute une pulsion de vie. Nous voici au fameux mythe d'Eros et Thanatos. L'automatisme de répétition cadre tout à fait à l'intérieur de la pulsion de mort. Il ne s'agit donc pas de phénomènes cliniques ponctuels, mais de quelque chose de tout à fait fondamental pour l'être humain, quelque chose qui le dépasse, le transcende et auquel il est soumis.

« C'est ici, « comme le dit Lacan, « que nous débouchons sur l'ordre symbolique, (...) il tend au-delà du principe de plaisir, hors des limites de la vie et c'est pourquoi Freud l'identifie à l'instinct de mort. Et l'instinct de mort n'est que le masque de l'ordre symbolique en tant - Freud l'écrit - qu'il est muet (...)» (7).

Voyons comment situer cet automatisme de répétition dans le fort-da. Pour Freud c'est la répétition du départ de la mère. La bobine représente la mère et dans le jeu, l'enfant répète le va et vient de celle-ci. Va et vient qui est traumatique pour l'enfant. Il y a pourtant une autre répétition, plus audible, celle de l'opposition signifiante « o-o-o » et « da ». Freud ne la néglige pas puisque ce sont ces signifiants qu'il reprend pour dénommer le jeu de son petit-fils. Nous y reviendrons. Comment Freud interprète-t-il le fort-da de son petit-fils ? Que signifie ce jeu incessant engendré par le va et vient de la mère? En quoi est-il traumatique ? Qu'est-ce qui fait que le départ de la mère est surmonté et que l'enfant a du plaisir à le répéter, dans le jeu ?

Le jeu offre une compensation, un dédommagement, dit Freud, aux besoins primaires que l'enfant

doit abandonner quand sa mère est absente. Cette compensation est la satisfaction d'une pulsion de maîtrise et d'une pulsion de vengeance. Freud rejette clairement une pulsion d'imitation des adultes, pour en faire une identification, non une imitation.

Quel profit Ernst trouve-t-il à jouer ce jeu? Comme dans tout jeu, il lui est possible par identification imaginaire à un autre, de prendre d'autres positions qui ne lui sont pas accessibles dans la réalité. Donc par identification à l'autre, c'est-à-dire ici en l'occurrence à la mère, il peut prendre dans le jeu la position active de la mère. C'est alors que là où dans la réalité il subit quelque chose, dans le jeu il va le faire subir à un autre; il se venge. Et par cette position active il tente de maîtriser ce qu'il a subi lui-même. Remarquons tout de suite que ces pulsions ne seront jamais satisfaites, le sujet ne sera jamais maître, jamais vengé une fois pour toutes puisque le jeu se répète faute d'arriver à sa fin. En considérant ainsi le jeu comme le dédoublement de la réalité avec un renversement de passif en actif, on peut établir le schéma suivant qui élucide certains points opaques dans le texte de Freud et qui nous permettra d'en introduire plus facilement la lecture lacanienne.

ACTIF	PASSIF
réalité : la mère va et vient	Ernst subit "quelques chose"
Jeu : Ernst va et vient	bobine (=mère) et image spéculaire subissent un va et vient

Nous pouvons déduire deux choses de ce petit schéma. La première est que la bobine, la mère, l'image spéculaire et Ernst s'équivalent, s'interchangent, étant pris ici par Freud dans une relation imaginaire duelle. La bobine c'est ce qui représente le petit autre, le semblable, elle est interchangeable avec n'importe quel objet dans ce jeu et symbolise tout ce qui va et vient.

Avec Lacan, l'objet.

Pour Lacan la bobine est élevée à une autre dimension. La bobine fait passage entre le phénomène du va et vient tel quel et les signifiants « fort » et « da ». En ceci on pourrait dire la bobine « objet transitionnel » (8). Mais pas dans le sens winnicottien. Ce n'est pas l'objet qui fait pont entre la mère et l'enfant, comblant le vide de la mère absente. Ce n'est pas l'objet toujours présent là où la mère défaille. Pour Lacan c'est l'objet qui choit. « La béance introduite par l'absence dessinée, et toujours ouverte, reste cause d'un tracé centrifuge où ce qui choit, ce n'est pas l'autre en tant que figure où se projette le sujet, mais cette bobine liée à lui-même par un fil qu'il retient - où s'exprime ce qui, de lui, se détache dans cette épreuve,

l'automutilation à partir de quoi l'ordre de la signifiante va se mettre en perspective. « (9)

En second lieu, on peut déduire ce que Ernst subit de traumatique: un va et vient, une apparition-disparition en miroir avec sa mère. S'il fait subir un va et vient à la bobine, ou à son image, et si l'on suit le raisonnement de Freud à la lettre, c'est que dans la réalité c'est lui qui le subit. L'absence de sa mère le renvoie directement à sa propre absence, à son propre «n'être pas là». N'est-ce pas ceci qu'il expérimente devant le miroir; Si cette image est lui, il est clairement là où il n'est pas. Qui est-il quand sa mère n'est pas là, c'est-à-dire quand elle désire ailleurs ? Le fort-da nous illustre Ernst confronté à une mère qui désire, une mère qui manque. Elle désire et elle désire toujours ailleurs, la cause de son désir est extérieure. Qu'il soit là ou pas là n'a aucun effet sur ses allées et venues, il ne peut combler son manque. S'il le croyait, s'il croyait être l'objet cause de son désir, il n'est plus rien, car ce qui cause son désir c'est ce qu'elle n'a pas. Le manque de l'Autre le renvoie à son propre manque, son propre désir.

#### La fonction paternelle.

Nous pouvons construire un autre schéma à partir des interprétations freudiennes du jeu. Schéma qui nous démontre à nouveau que le thème central du jeu est la présence-absence.

Mais il nous permet aussi d'éclairer les différentes positions des personnages en jeu dans le fort-da et d'y repérer la fonction paternelle. Freud nous décrit dans son texte deux jeux de fort-da; l'un « provoqué » par l'absence de la mère, l'autre à l'égard du père parti à la guerre.

Dans le premier jeu, Freud nous donne deux interprétations. Dans la première Ernst souffre du départ de sa mère et désire la ramener vers lui. Ernst veut se rendre maître des présences et absences de sa mère. Dans la seconde, Ernst cherche la vengeance par le jeu. Freud la déduit du deuxième jeu envers le père. Ernst se venge alors de ce que sa mère lui fait subir et lui rend la pareille par le jeu. Il lui dit de s'en aller et la fait disparaître.

Dans le deuxième jeu Freud s'en tient à l'interprétation oedipienne. L'enfant désire rester seul avec sa mère et rejette son père qui le dérange.

En mettant ceci dans un schéma, on remarque qu'une interprétation, logiquement déductible pourtant, est omise par Freud.

Ernst désire que sa mère soit là DA "Va-t-en maman" FORT	"Va-t-en papa" FORT ?
---	-----------------------------

Pourquoi Freud ne mentionne-t-il pas ce que l'on pourrait mettre dans la quatrième cas : Ernst désire que son père soit là ? Il ne s'agit pas ici de la présence réelle, concrète, du père. Le jeu du fort-da illustre bien la fonction du père comme vide, fonction d'un trou qui fait tenir l'ensemble.

Le père est là. Dans le va et vient de la mère, dans le « Va-t-en maman, va-t-en chez papa » et dans le « Va-t-en papa ». Mouvement qui introduit l'absence, le vide, le « o-o-o ». Il est présent dans l'absence, dans le désir « o » qui s'oppose au désir, disons naturel, que la mère soit là. La mère a une fonction naturelle, si elle n'est pas là, l'enfant ne survit pas. Le père par contre n'a pas cette fonction naturelle. Il n'est pas nécessaire qu'il soit là concrètement. Une personne suffit à nourrir l'enfant. Le père est là dans le mouvement, dans l'opposition que l'enfant fait entre être là « et « n'être pas là « entre o-o-o « et « da ». Cette opposition lui est suggérée par la mère. C'est elle qui dans les cris de son enfant distingue un « o-o-o » et « da ». Elle introduit une différence : « o-o-o » veut dire « fort », absent, parti, en opposition à « da », ici, présent. Ceci témoigne de la présence du père. Il est présent dans son discours en tant qu'elle donne à ses phonèmes une signification.

Néanmoins il reste au sujet le choix d'accepter ou pas la symbolisation de ce va et vient, la symbolisation de l'absence, du « n'être rien ». Nous montrerons dans des exemples cliniques qui suivent ce qu'il advient quand le choix du sujet est inverse.

Le jeu du fort-da nécessite donc que le sujet ait accepté une symbolisation, ait dit « oui » à la fonction paternelle. C'est ainsi que Lacan épingla très tôt dans son enseignement le jeu du fort-da comme « moment

de symbolisation primaire «, c'est-à-dire moment où l'enfant parlé se met à parler. Car si le symbolique y est déjà sous la forme du langage, encore faut-il qu'il entre dans le discours (10).

Le jeu nous illustre comment l'absence, le manque pointé par le symbolique peut être présent, représenté par un signifiant. Dans le réel rien ne manque, il n'y a pas d'absence. C'est le symbolique qui introduit un moins. Ainsi par exemple le livre qui manque dans une bibliothèque, sans nom, sans numéro. Rien ne nous dit que ce livre manque, sinon son manque même, son défaut à sa place, c'est-à-dire son nom, un manque par rapport à l'index. Par l'effet de cette symbolisation les objets concrets deviennent secondaires. Peu importe leur présence ou absence réelle, ils peuvent toujours être présents, fût-ce dans leur absence, en tant que «là « ou « pas là « dans le langage. Dans l'ordre symbolique il n'y a que l'absence, c'est le monde de la négativité. Lacan en donne un bel exemple avec les éléphants. Les mots, les signifiants ont, avant le fusil qui les tue, plus de conséquences pour les éléphants. Aussi longtemps que les éléphants, ou plus précisément leur ivoire, n'est pas désigné, parlé, pris dans le langage, personne ne penserait à tuer un éléphant. \* D'ailleurs c'est clair, il suffit que j'en parle, il n'y a pas besoin qu'ils soient là, pour qu'ils soient bien là, grâce au mot éléphant, et plus réels que les individus-éléphants contingents. (11)

Ernst qui accueille sa mère avec un « bébé o-o-o », ne joue-t-il pas avec ce phénomène de la présence et de l'absence? Il lui est possible de se présenter comme n'étant pas là, tout en étant réellement là. Par les mots il peut transcender le phénomène en tant que tel de l'absence, mais il n'en est pas pour autant plus présent, au contraire il disparaît sous le signifiant avec lequel il se représente. Et s'il se nomme «da « c'est toujours pour un « fort », et s'il se nomme « fort « c'est toujours pour un « da », car un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant.

Entre le battement perpétuel des « fort » et « da », il choit en tant qu'objet. Nous voilà donc dans l'aliénation et la séparation que ce jeu nous illustre. L'aliénation n'est pas simplement le fait d'être dépendant de l'Autre. Ernst n'est pas divisé par le fait qu'on parle de lui, qu'il y a des « fort » et des « da » préalables à lui, qu'il a à emprunter, mais il est divisé, aliéné par le fait qu'il est pris entre les deux. L'aliénation se situe dans la structure binaire du Signifiant. Le sujet tombe sous le « ou bien fort ou bien da » mais ce « ou » ne contient pas de choix possible, de toute façon on est « fort » (12).

e jeu illustre aussi le second mouvement du rapport à l'Autre, la séparation. Celle-ci n'est possible que Si l'Autre est incomplet, c'est-à-dire en termes de « fort-da », que Si l'Autre va et vient. Va et vient qui peut alors être interprété comme un désir, un « elle ne sait pas non plus ce qu'elle veut ». Dans le « fort-da » l'enfant est confronté à un Autre désirant, un Autre qui manque.

La réponse à la question « que me veut-il ? » est désormais donnée par son fantasme où il se fait objet du désir de l'Autre. A cet égard le jeu peut être vu comme une mise en scène d'un premier fantasme : que me veut-elle ? que je disparaisse ? que je sois là ou pas là ?

Quand échoue le « fort-da »

Comme la clinique freudienne nous démontre que l'on apprend plus là où cela rate, nous retiendrons dans cette perspective quatre fragments de jeux de « fort - da » ratés qui font partie d'une clinique institutionnelle.

Arthur est devant un miroir près d'une caisse pleine de masques de carnaval. Masque d'un loup, d'un canard, d'un monstre, d'un vieil homme, etc. Il prend un à un les masques, les met devant son visage et se regarde dans le miroir. Il retire le masque et reste fixe devant le miroir, il a l'air intrigué par ce qu'il voit. Il ne parle pas. L'adulte derrière lui parle et commente ce qu'il voit dans le miroir. Successivement il voit Arthur, Arthur déguisé avec un masque, et quand Arthur se penche pour prendre un autre masque, il ne le voit plus. Arthur ne réagit nullement à ces paroles et le jeu se termine quand tous les masques ont été utilisés. Le jeu d'Arthur ressemble bien au jeu de Ernst. Mais Arthur ne parle pas et n'éprouve apparemment aucun plaisir. Il ne s'intéresse pas à la présence-absence de son image mais bien aux modifications de son image dans le miroir. La tentative de l'adulte d'introduire du fort-da échoue totalement.

Dès le moment où il se lève jusqu'au moment de s'endormir Patrick tient un objet en main avec lequel il fait toujours le même bruit rythmé en le tapant sur le mur, la table, la fenêtre, etc. Souvent il s'accroupit en boule, par terre, collant son oreille près du bruit qu'il fait avec l'objet.

On l'entend alors produire un bruit sourd à l'intérieur de sa bouche. Il choisit l'objet avec lequel il tape. Ce sont toujours des objets en plastic



ou en bois, de préférence creux. Pour trouver cet objet, il se place devant une caisse, la tête à l'intérieur et jette derrière lui, en rigolant, tous les objets qui ne lui conviennent pas. C'est le dernier petit bloc qu'il retient pour continuer son bruit.

Quand on lui prend cet objet, il crie très fort, se montre très mécontent, pleure désespéré et cherche immédiatement un autre objet. Il n'y a pour Patrick aucune symbolisation de la présence-absence; au contraire l'absence de l'objet est pour lui insupportable. Dans le bruit rythmé qu'il fait il n'y a aucun battement entre bruit-silence (absence de bruit) avec lequel il pourrait jouer et faire des rythmes différents. Il n'y a qu'une chaîne interminable du même « toc-toc-toc » qui ne peut pas être coupé par un silence.

Tous les lundis Stéphane revient de chez lui avec un autre objet. A cet objet il est très attaché.

Les autres enfants ne peuvent pas y toucher. Parfois les adultes peuvent jouer avec cet objet; le lancer, le cacher, etc. Mais il faut le restituer très vite à Stéphane sinon il se fâche en pleurant et criant très fort. Quand on l'habille ou le déshabille, Stéphane joue à lancer ses vêtements ou tout autre objet situé près de lui à ce moment. Ceci à l'exception de l'objet élu qu'il tient bien serré.

Il y a donc chez Stéphane un jeu de fort-da qui fonctionne à l'exclusion d'un objet. La symbolisation de l'absence manque néanmoins. Les objets qu'il a lancés n'existent plus une fois qu'il ne les voit plus. L'absence de l'objet élu lui est pénible et inadmissible. Stéphane parle de temps en temps mais d'une façon peu compréhensible, en langage de « petit bébé ». Son langage évolue cependant de façon remarquable. Le plaisir qu'il prend à rejeter certains objets et l'évolution du langage ne permettent pas ici de considérer qu'il s'agit d'un ratage du fort-da au sens de la psychose.

François joue souvent le fort-da; il jette des objets qu'un adulte doit ramasser pour qu'il puisse poursuivre son jeu; pendant ce jeu il ne parle pas. Si on n'arrête pas à temps ce jeu il culmine dans un spasme d'épilepsie et tombe par terre totalement absent. Là où l'absence manque à être symbolisée, elle se réalise sur le corps même de ce sujet.

## Conclusion

Mis à part Stéphane, tous ces enfants peuvent être diagnostiqués psychotiques. Nous voyons donc que le jeu du fort-da tel que Freud nous le décrit, est impossible pour l'enfant psychotique, ce qui nous reconferme qu'il nécessite la fonction paternelle forcloose dans la psychose. Le sujet psychotique ne reconnaît pas le « fort ». Il n'y a pas d'absence symbolisée, donc elle n'existe pas ou alors elle s'inscrit dans le réel sous la forme d'une blessure sur le corps ou d'une crise d'épilepsie par où le corps tombe dans l'absence. Dans la psychose on ne rencontre pas le fort-da mais un da-da-da... Ce n'est pas le « fort » qui manque mais un terme tiers qui introduit la différence entre fort et da. Faute de ce tiers «fort» et «da» se rabattent l'un sur l'autre, s'holophrasent en un S1 qui ne renvoie pas à un S2.

## Notes

- (1) S. Freud «Au-delà du principe de plaisir», Essais de psychanalyse, petite bibliothèque Payot, Paris, 1985, P. 43
- (2) Ibid, P. 62
- (3) Ibid, P. 50
- (4) Ibid, P. 63-64
- (5) S. Freud, «Remémoration, répétition et perlaboration», La technique psychanalytique, PUF, Paris, 1953, P. 105
- (6) J. Lacan, «Le séminaire sur la lettre volée», Ecrits, Seuil, Paris, 1966, P. 45
- (7) J. Lacan, «Le séminaire , livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Seuil, Paris, 1978, P. 375
- (8) D.W. Winnicott, «Objets transitionnels et phénomènes transitionnels», de la pédiatrie à la psychanalyse, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1969, P. 109
- (9) J. Lacan, Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil, Paris, 1973, P.60
- (10) J. Lacan, Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud, Seuil, Paris 1975, P. 195
- (11) Ibid, P. 201
- (12) J. Lacan, Le Séminaire, Livre XI, P. 185-195

